

Le Travail

Introduction : Définition et position des problèmes.

Le travail est un concept qui donne lieu à des significations et conceptions très différentes.

Il représente d'emblée une nécessité vitale à laquelle aucun être humain, aucune société ne peut échapper. Car le travail désigne l'action par laquelle l'homme transforme la nature pour produire des choses utiles à sa vie. Autrement dit, c'est une activité consciente et volontaire par laquelle il se sert de ses forces naturelles (physiques et mentales) pour satisfaire ses besoins.

Et pourtant, malgré ce constat, un premier problème apparaît : Pourquoi si le travail est nécessaire, rêvons-nous si souvent à une vie sans travail ?

A cette question, il faut ajouter que ne pas travailler ne signifie pas ne rien faire, et en ce sens, nous n'opposons pas le travail à son absence mais nous l'opposons au loisir. Les latins, déjà, dans l'Antiquité, l'avaient bien compris, eux qui distinguaient le negotium et l'otium.

Le negotium concernait surtout le temps passé aux affaires politiques et juridiques ; l'otium représentait le temps qu'ils ne consacraient pas à ces affaires, c'est-à-dire en quelque sorte, le temps libre. Cet « otium » (ou chez les grecs anciens « scholè » (qui donnera le mot français école : Un lieu où l'on a du loisir pour toute chose ; de l'homme d'action qui se retire en son domaine pour réfléchir, lire, étudier, écrire, méditer.) n'était donc pas un temps de paresse, d'inactivité ou d'inutilité. C'était un temps personnellement ou socialement utile non contraint. Et c'est précisément ce dernier aspect qui le distinguait du negotium. Il y a donc présence d'un certain « travail » dans le loisir, mais sa signification change dans la mesure où il n'est pas contraint mais exécuté selon la volonté de l'individu qui n'est pas non plus dans l'obligation de produire quelque chose. Ainsi, par exemple, quand je jardine pour mon plaisir (loisir), je peux ne pas réussir ce que j'ai entrepris ; je peux aussi ne pas terminer.

Nous pouvons donc compléter la définition : cette activité nécessaire qu'est le travail présente un impératif d'efficacité qui a des effets pratiques (praxis : l'action, transformation, une fin en elle-même) (des objets ou des services) ; et ceci parce que le travail est toujours productif : c'est une de ses caractéristiques essentielles.

Le travail comporte ainsi spontanément un caractère pénible, renforcé par la nécessité, dans laquelle se trouve l'homme, d'extraire de la nature une substance afin d'échapper à l'imminence de la mort. Car sans lui, la survie n'est plus assurée. Il permet, sous cet angle, de dépasser l'angoissante pénurie.

Cette dimension douloureuse est d'ailleurs illustrée par l'étymologie. En effet ce terme de travail vient du latin *tripalium* qui désignait un instrument de torture. Puis par une évolution de la langue, le mot a aussi signifié un instrument de trois pieux (tri-palis) servant à immobiliser les animaux domestiques pour les soigner ou les ferrer (chevaux, ânes ...). En ce sens le travail renvoie à l'idée d'une ferme et vigoureuse contrainte.

Ce rapport étroit entre le travail et la douleur n'est d'ailleurs pas le propre des langues latines et des langues d'origines différentes soulignant ce rapport.

Ainsi en allemand le mot *arbeit* (travail) vient du moyen haut allemand « *arebeit* » puis « *ararbeit* » qui signifiait au départ le malheur, l'épreuve.

D'autres langues associent ce mot non plus à la souffrance mais à l'esclavage. En russe, par exemple : travail se dit *Raota* ; mais la racine *Rab* désigne l'esclave ; même chose en hébreu : *avodah* אֲבוּדָה, travail vient de la racine *aved*, esclave.

Le grec ancien n'a pas d'équivalent correspondant à la signification latine du travail. Le terme *Ponos* s'applique à toutes les activités traduisant un effort pénible. Mais rappelons que seuls les esclaves travaillent. Or en grec moderne le travail se dit : *doleuô*, alors qu'en grec ancien ce terme signifiait être esclave !

Qu'en déduire si ce n'est qu'à première vue le travail apparaît comme un obstacle fondamental au bonheur et à la liberté de l'Homme ?

Pourtant c'est aussi par le travail que nous allons retrouver ce rapport de dépendance à la nature comme moyen de subsistance que nous devons transformer. Le travail n'est-il pas alors aussi, paradoxalement, ce qui nous libère ?

I – La nature du travail

a) Le travail : nécessité naturelle

Nécessité : caractère d'une chose qui ne peut pas être autre chose que ce qu'elle est.

Remarquons d'abord que l'être humain n'est pas un être de conscience, d'esprit ou un corps ; il est un esprit dans un corps, un esprit incarné. Et cette double constitution en fait un être apparemment inadapté à la nature. Cette remarque doit être mise en parallèle avec l'analyse de la Technique. C'est-à-dire qu'à la différence de l'animal qui peut se nourrir et se protéger spontanément, l'homme est naturellement dépourvu des moyens de sa conservation. Il est démuné face à la pression de l'environnement. Il doit donc produire lui-même ce dont il manque comme le montre Platon dans le mythe de Prométhée dans son dialogue Protagoras (cf notion de la technique)

Texte de Platon - Mythe de Prométhée :

« XI. – Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre. Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. « Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner. » Sa demande accordée, il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force ; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour eux d'autres moyens de conservation ; car à ceux d'entre eux qu'il logeait dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain ; pour ceux qui avaient l'avantage d'une grande taille, leur grandeur suffit à les conserver, et il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races. Mais quand il leur eut fourni les moyens d'échapper à une destruction mutuelle, il voulut les aider à supporter les saisons de Zeus ; il imagina pour cela de les revêtir de poils épais et de peaux serrées, suffisantes pour les garantir du froid, capables aussi de les protéger contre la chaleur et destinées enfin à servir, pour le temps du sommeil, de couvertures naturelles, propres à chacun d'eux ; il leur donna en outre comme chaussures, soit des sabots de corne, soit des peaux calleuses et dépourvues de sang ; ensuite il leur fournit des aliments variés suivant les espèces, aux uns l'herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres des racines ; à quelques-uns même il donna d'autres animaux à manger ; mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leurs victimes, pour assurer le salut de la race.

Cependant Épiméthée, qui n'était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couverture, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts était impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie ; mais il n'avait pas la science politique ; celle-ci se trouvait chez Zeus, et Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole que Zeus habite et où veillent d'ailleurs des gardes redoutables. Il se glisse donc furtivement dans l'atelier commun où Athéna et Héphaïstos cultivaient leur amour des arts, il y déroba au dieu son art de manier le feu et à la déesse l'art qui lui est propre, et il en fait présent à l'homme, et c'est ainsi que l'homme peut se procurer des ressources pour vivre. Dans la suite, Prométhée fut, dit-on, puni du larcin qu'il avait commis par la faute d'Épiméthée.

XII. – Quand l'homme fut en possession de son lot divin, d'abord à cause de son affinité avec les dieux, il crut à leur existence, privilège qu'il a seul de tous les animaux, et il se mit à leur dresser des autels et des statues ; ensuite il eut bientôt fait, grâce à la science qu'il avait, d'articuler sa voix et de former les noms des choses, d'inventer les maisons, les habits, les chaussures, les lits, et de tirer les aliments du sol. Avec ces ressources, les hommes, à l'origine, vivaient isolés, et les villes n'existaient pas ; aussi périssaient-ils sous les coups des bêtes fauves, toujours plus fortes qu'eux ; les arts mécaniques suffisaient à les faire vivre ; mais ils étaient d'un secours insuffisant dans la guerre contre les bêtes ; car ils ne possédaient pas encore la science politique dont l'art militaire fait partie. En conséquence ils cherchaient à se rassembler et à se mettre en sûreté en fondant des villes ; mais quand ils s'étaient rassemblés, ils se faisaient du mal les uns aux autres, parce que la science politique leur manquait, en sorte qu'ils se séparaient de nouveau et périssaient. »

L'Homme doit produire et reproduire sa vie, travailler pour s'adapter puisqu'il n'est pas naturellement adapté. C'est en ce sens que Marx écrit : « L'homme vit de la nature ; cela veut dire : la nature est son corps avec lequel il doit rester en contact permanent et progressif pour ne pas périr » (Manuscrits de 1844).

Ce rapport entre l'homme et la nature exprime donc le poids de la nature pesant sur l'homme. Le Travail est donc pénible dans la mesure où il impose à l'homme une loi qui lui est étrangère : la loi de la chose, de l'objet (que l'on doit travailler) pour parvenir à répondre d'abord au besoin (de subsister) et ensuite, au désir (le désir légitime d'améliorer ses conditions d'existence). Les efforts (physiques, psychiques) qu'exige le travail sont dirigés vers « la chose » à travailler et c'est seulement dans un second temps que la satisfaction du travailleur peut être envisagée. Ce qui fait écrire au philosophe américain Marcuse (1898-1979) : « Le travail, détournant l'homme de ce qu'il est, par lui-même le renvoie à autre chose. Il y est occupé à autre chose et pour autrui ».

Ainsi, de prime abord, le Travail nous enferme dans la sphère de la nécessité biologique et nous conduit au règne de l'éphémère et de la répétition. Car nous travaillons pour consommer et nous reproduisons indéfiniment les objets propres à cette satisfaction. Ce qui pourrait apparaître comme l'absurde de la condition humaine (parallèle mythe de Sisyphe – éternel recommencement – Sisyphe est condamné à rouler un énorme rocher en haut d'une montagne, qui retombait à chaque fois de l'autre côté et que Sisyphe devait ramener de nouveau au sommet).

Mais le symbolisme religieux nous apprend aussi que l'homme désobéit aux commandements divins et désormais, l'homme devra travailler en souffrant. C'est alors qu'intervient l'avertissement de Dieu à l'homme : « *Maudite soit la Terre* » dit Dieu à Adam en le chassant du jardin d'Éden, « *quand tu y travailleras (...) elle ne te rapportera que des ronces et des épines ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* » (Genèse III, 18-19).

A partir de là, plusieurs remarques et questions:

- D'abord ce n'est pas le travail qui est la conséquence du péché. Parce que le péché est à comprendre comme le comportement ^{de l'homme} qui n'écoute pas l'avertissement de Dieu (ne pas manger de fruit de l'arbre défendu) ; c'est-à-dire que le péché est un terme qui traduit le non respect de la limite ; dans le texte ^{de la limite posée par l'interdit ; au-delà du texte la limite concerne le désir qui, étant par nature illimité} doit être canalisé par la conscience réfléchie critique. Car il y a une manière de travailler qui peut être aliénante, violente, non respectueuse de la création, de la nature. Cette dérive apparaît dans l'utilisation que l'homme fait de la technique en exploitant, pillant, détruisant les ressources de la nature (cf notion de la Technique). Pisant
- D'autre part on peut se demander pourquoi Dieu avait, même au Paradis terrestre, imposé un travail à l'homme. Certes, il s'agissait d'un travail sans peine, mais ne pourrait-on pas envisager une vie sans travail ? Ceci semble dangereux pour l'homme puisque quelques livres plus loin, la Bible nous fait remarquer que : « *L'oisiveté est la mère de tous les vices* » (Ecclesiaste 33). Aussi, même dans l'Éden, l'homme devait œuvrer. Dieu occupait l'homme afin que celui-ci soit modéré ; le « travail sans peine » avait donc un rôle régulateur. Car l'homme est tel qu'il a besoin d'une force (extérieure) qui canalise sa conduite, qui le discipline, lui fixe des objectifs. Idée de l'homme.

Le travail apparaît donc salutaire : il corrige et forme, un peu comme le fer du maréchal ferrant, comme le *tripalium* qui permet de soigner. Et sans cette « discipline » que rapporte le travail, l'homme ne serait-il pas condamné à subir sa vie, à végéter et même à régresser ? C'est en ce sens que Kant voit dans le travail une activité providentielle et une obligation morale : « *par son travail [la nature contraint l'homme] à s'élever de la plus grande rudesse d'autrefois à la plus grande habileté, à la perfection intérieure de son mode de penser et par là (...) au bonheur* » (Idée d'une histoire universelle – 3^e proposition).

Transition : Ces trois niveaux de nécessité (naturelle, sociale, morale) sont très étroitement liés et s'appellent les uns les autres. Ils soulignent une dimension humaine du Travail qui dépasse les moyens mis en œuvre pour transformer la matière ainsi que le résultat lui-même. Car le travail a des conséquences, non seulement sur la matière (le résultat du travail, son « objet ») mais aussi et peut-être essentiellement sur l'homme qui travaille, qui se faisant, apprend à se distinguer de la nature et conquiert peu à peu sa liberté.

II- Travail et liberté

Remarque générale : Remarquons d'abord que comme l'homme, l'animal est en rapport avec la nature ; mais il ne crée rien ; il ne produit pas, il consomme ; il laisse la nature et lui-même à leur « être-là » immédiat comme l'écrit Hegel. L'activité animale se déploie seulement dans la sphère du besoin ; celui-ci est naturellement immédiat et consommateur. En ce sens, il y a une unité entre l'animal et la nature ; et cette unité est donnée (elle n'est pas voulue). Au contraire, chez l'homme, le rapport à la nature est créé. Et moteur de ce rapport n'est plus seulement ni essentiellement le besoin mais le désir et le travail. Hegel montre en ce sens que le travail est « *désir réfréné, disparition retardée* ». Ce qui signifie que l'homme diffère la satisfaction et la médiatise. C'est-à-dire qu'entre le désir et sa satisfaction, il intercale le moment du travail, le temps d'une transformation voulue et intelligente de la nature ; autrement dit, la marque de son humanité.

a) Le travail, essence de l'homme ou manifestation de sa conscience ; l'analyse de Marx.

Texte de Marx – Le Capital (Livre 3) :

« Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté. Elle l'exige d'autant plus que, par son objet et son mode d'exécution, le travail entraîne moins le travailleur, qu'il se fait moins sentir à lui comme le libre jeu de ses forces corporelles et intellectuelles, en un mot, qu'il est moins attrayant. »

L'origine du travail se trouve donc du côté de la nature mais elle a des conséquences sociales parce que l'homme ne travaille pas seul. Le travail est donc aussi une nécessité sociale.

b) Le travail, nécessité sociale

Lorsque l'homme travaille certes, c'est d'abord pour lui, pour sa vie propre. Mais sans le concours des autres, son travail serait impossible et de plus, ne suffirait pas (ou difficilement) à produire tout ce dont il a besoin. C'est-à-dire que grâce au travail de chacun nous bénéficions de celui de tous.

Le travail comporte dans cette perspective une réciprocité qui concerne l'échange des aptitudes et des compétences qui le rend plus efficace ; ainsi l'agriculteur cultive le blé qui servira au boulanger qui lui fournira du pain ... Chacun effectue donc une tâche spécialisée et entretient des relations d'échange avec les autres membres de la société ; l'échange étant défini comme la transmission mutuelle d'un bien.

C'est la ^{Sociale} division totale du travail, qui réalise l'autosuffisance qui est impossible à l'échelle individuelle. En ce sens, il semble que le travail rende les hommes solidaires. La solidarité est une entente consciente et assumée qui montre que les hommes sont liés à d'autres par des intérêts communs ; ils sont donc poussés à s'accorder une aide mutuelle (en ce sens, la solidarité n'est pas une simple dépendance).

L'économiste écossais Adam Smith (XVIII^e s) explique dans « La richesse des nations » (premier ouvrage d'économie politique) que l'association des producteurs (et donc la division du travail) multiplie les effets du travail ; c'est-à-dire que 1000 personnes, par exemple, travaillant ensemble font beaucoup plus de choses que 1000 personnes travaillant isolément. La richesse naît aussi des échanges ; une économie cloisonnée est pauvre. C'est aussi ce qu'affirme le libéralisme (dont Adam Smith est l'un des fondateurs) : dans une société où les hommes sont libres de produire et d'échanger, chacun trouve son compte ; et l'intérêt collectif vient de la somme d'une multitude d'intérêts privés.

Le sociologue Émile Durkheim (1858-1917) valorise également la division du travail. Celle-ci enrichit l'individu qui lui-même à son tour enrichit la société « Chacun dépend d'autant plus étroitement de la société que le travail est plus divisé et (...) l'activité de chacun est d'autant plus personnelle qu'elle est plus spécialisée ».

Par la division du travail l'individu acquiert une dimension collective. Aussi, en réalité travailler et appartenir à une société sont des situations équivalentes. Rappel : la société désigne un ensemble d'individus unis par des rapports déterminés, organisés qui sont des liens de dépendance réciproque (cf notion de l'État).

Le rapport social est d'ailleurs un critère économique qui permet de préciser la définition du travail : l'activité effectuée est considérée comme un travail quand elle acquiert une valeur marchande (par exemple le jardinage est un travail si il est rémunéré ; dans le cas contraire, il est un loisir).

Platon, dans la République (Livre III) explique que la division du travail (même s'il n'emploie pas cette expression) est à l'origine de la société : « La société est un regroupement d'individus qui trouvent avantage à vivre ensemble parce que cela leur permet de diviser entre eux les tâches et de se spécialiser de plus en plus dans l'exercice d'une activité déterminée ». La cité (organisation juridique, politique, administrative de la société) serait donc la forme d'organisation sociale qui demande et permet tout à la fois l'organisation du travail.

D'autre part, il faut aussi souligner qu'on ne travaille qu'à partir du travail des autres ; c'est ce qui fait dire au philosophe Auguste Comte (XIX^e s) que « l'inventeur de la charrue laboure, invisible, à côté du laboureur ». (C'est une des différences avec l'animal qui, pourvu de l'instinct, recommence, à chaque génération nouvelle, tout à zéro). Ainsi, l'homme inscrit son activité dans un ensemble d'acquis historiques.

Tout ceci nous permet de comprendre que le travail est bien originairement besoin de quelque chose il est aussi, en même temps, besoin de quelqu'un (parallèle analyse d'Aristote : l'homme est un animal politique). Ce qui va conduire l'homme à s'interroger sur la qualité de ses rapports avec autrui, sur la qualité de son investissement dans cette activité ; il va découvrir que le travail est une exigence de son humanité, non seulement naturelle et sociale, mais aussi morale.

c) Le travail, nécessité morale

Pour concrétiser cette nécessité morale, il peut être intéressant de faire un détour par le symbole religieux exprimé dans la Bible et plus particulièrement dans la Genèse.

Lorsque Adam était dans le Jardin d'Éden (c'est-à-dire Délice) il ne travaillait pas puisqu'il n'avait qu'à se procurer une nourriture toute prête provenant de ce « Jardin ». Néanmoins, il faut remarquer que la Bible déclare : « Dieu prit Adam et le plaça dans le Jardin d'Éden pour qu'il le cultive et qu'il le garde » (Genèse II, 15). Ce qui signifie que le travail n'est pas ici une malédiction ; il est tout simplement lié à l'existence humaine, comme le remarque un des Pères de l'Église, Saint Jean Chrysostome (347-407 ap JC) : « Il était un temps où l'on travaillait sans peine ». Ce qui signifie que l'homme est le gardien, le gérant de la création et que le travail est une activité transformatrice qui est participation à une œuvre, l'œuvre de la création. Et, en dehors de la dimension religieuse, le travail est partie prenante de la vie de la Nature, notre origine, notre socle, notre milieu duquel nous sommes solidaires.

C'est au philosophe allemand **Hegel** (1770-1831) qu'il revient d'avoir démontré cette libération de l'homme qui s'effectue par le Travail. Pour comprendre la thèse de **Hegel**, il faut rappeler que l'homme ne travaille pas seul : il n'est pas autosuffisant (revoir la notion Autrui et le rapport à la *dialectique entre le maître et l'esclave*). Donc, les rapports entre l'homme et la nature passent aussi par les rapports des hommes entre eux. Or, chaque homme désire être reconnu comme une conscience unique et singulière. Mais, comme chacune des consciences éprouve le même désir, elle limite l'autre en lui résistant c'est-à-dire qu'elle ne va pas le reconnaître comme sujet mais le considérer comme objet. Ce qui conduit à une lutte que **Hegel** expose, rappelons-le dans la dialectique du maître et de l'esclave que nous résumons ici.

Mais attention : ce résumé n'est pas suffisant pour l'explication d'une référence philosophique dans une dissertation. Il faut donc se donner la peine de reprendre toute l'explication détaillée de ce rapport dialectique entre le Maître et l'Esclave et le rapport libérateur de ce dernier au travail (.....)

Il faut donc se souvenir que deux consciences opposées s'affrontent. Le Maître, qui a risqué sa vie (jusqu'à la possibilité de mourir) se fait reconnaître par l'Esclave, lequel a eu peur de risquer sa vie. Alors le Maître va faire travailler l'Esclave et jouir passivement du travail de ce dernier. C'est le premier moment, la thèse.

Mais par là-même, le Maître, pour vivre, dépend du Travail de l'Esclave. Et la conscience du Maître s'atrophie. Car l'Esclave, en travaillant découvre patiemment et douloureusement certes, la nature et la complexité de ses lois ; mais c'est précisément par ce biais que la conscience se découvre et se réalise. D'abord en travaillant, l'Esclave (et d'une façon générale, chacun de nous) apprend à se soumettre à la médiation du temps (attendre, par exemple que la récolte pousse); entre le désir et la satisfaction, il fait surgir ce nécessaire moment du Travail. « le Travail est désir réfréné, disparition retardée : le Travail forme » écrit en ce sens **Hegel**. Et conjointement, en transformant la matière, l'Esclave se représente, réfléchit, imagine : il fait surgir l'humanité ; il l'objective. Car la nature ainsi transformée devient son double, le miroir où il peut se contempler et se reconnaître. C'est le juste retournement que le Travail permet d'effectuer : le Maître devient l'esclave de l'Esclave et l'Esclave devient le Maître du Maître. C'est l'antithèse qui fait apparaître la vertu du Travail par lequel l'homme accède à la conscience de soi.

Car (rappelons-le) **Hegel** veut montrer que la conscience est un acte (c'est-à-dire un exercice voulu) ; et l'action effectuée dans le travail (mais aussi dans la technique ou dans l'art) est la médiation par laquelle la conscience se constitue comme la conscience de soi, c'est-à-dire se découvre comme une conscience singulière et unique dont la particularité est de se réfléchir dans ses œuvres, lesquelles lui ont « imposé » de s'entretenir avec autrui puisque comme il a été démontré, l'homme ne peut travailler seul ; tel est d'ailleurs le sens la synthèse dialectique : l'interdépendance, la complémentarité ; nous reconnaissons en autrui le sujet qui nous comble en partie (seulement) et vice versa. Telles sont donc les caractéristiques du Travail : il humanise et libère et il est donc bien nécessaire, dans cette perspective, à l'accomplissement de notre humanité.

Transition : Pourtant, il ne s'agit là que d'un aspect du problème. Et cette même dialectique peut se lire à l'envers. Car d'un autre côté, le Travail asservit . N'oublions pas que celui qui travaille est nommé Esclave et il souffre (tripalium) ; le Maître lui-même devient l'Esclave de l'Esclave à cause du Travail. Ce qui signifie que si le Travail humanise, il s'agit d'une vérité de droit, concernant l'essence du Travail. Mais est-ce aussi toujours une vérité de fait ? Pour répondre à cette question , il faut analyser maintenant le Travail dans sa réalité historique (et plus seulement dans sa réalité essentielle).

III- Travail et aliénation : sa réalité historique.

Rappel : Aliénation vient du latin alienus : étranger
et alienus vient du latin alius : autre

Être aliéné, au sens philosophique, c'est donc comme (la conscience) l'a démontré **Hegel**, l'action de devenir autre, soit en se posant comme une chose (par exemple le mineur au sens **Kantien**) ; soit en devenant étranger à soi-même (par exemple, le passionné (passion amoureuse) qui, étouffé par l'excès de ses forces affectives, perd sa faculté critique).

Dans *La Condition Ouvrière*, **Simone Weil** décrit le travail comme « une mort quotidienne ». Et, en effet, au moins épisodiquement, qui ne répugne pas au Travail, qui ne se reconnaît pas davantage dans le loisir, qui n'éprouve pas combien le temps « dure » ? Alors, il est « fui comme la peste » écrit **Simone Weil**. Ce qui révèle l'histoire du Travail (voir étymologie). Et en 1883, l'homme politique français, **Paul Lafargue** (gendre de **K. Marx**) revendiquera dans un pamphlet célèbre, le « droit à la paresse ».

Dans les *manuscrits de 1844*, **Marx** analyse le Travail sous la forme de l'aliénation. Et ce qui aliène l'homme ; c'est le travail salarié. Dans le *Capital* (livre I-chapitres 6 et 7) **Marx** explique que sur le marché

Explication du texte de Marx – Le Capital (Livre) :

Dans ce texte, Marx commence par mettre en valeur l'activité animale qui, bien qu'ingénieuse et habile ne peut cependant égaler le travail qui est spécifiquement humain et ce, pour les raisons suivantes :

- Certes, les animaux ont des activités qui, au premier abord, ressemblent au travail humain ; (l'abeille construit son nid ; le castor, son barrage ect ...) ; et l'homme peut aussi, de son côté, tout comme l'animal, consommer les produits de la nature, profiter de ses avantages en se servant de ses propres forces naturelles (son corps); la cueillette en est un exemple. Mais cette attitude n'est pas à proprement parlé du travail. Car le travail nécessite des intermédiaires, c'est-à-dire, la fabrication des moyens pour utiliser un objet naturel et/ou le transformer. Ces intermédiaires sont des outils dont la caractéristique est d'être fabriquée afin de répondre à une utilisation particulière mais aussi conservée pour servir ultérieurement à un usage semblable. Le travail est donc d'emblée inséparable d'une technique qui, elle-même est spécifiquement humaine (cf notion de Technique).

Par conséquent, cette présence d'instruments dans le travail (comme dans la technique) suppose un rapport étroit avec la conscience. L'étymologie déjà est éclairante à ce sujet. Instrument vient en effet du latin *struere* : empiler des matériaux, bâtir ; *instruere* signifiant bâtir, munir, équiper et en latin impérial : munir de connaissances utiles, informer ; d'où *instrumentum* : outillage.

Remarque : l'outillage étant aussi bien matériel qu'intellectuel (ex : nous avons besoin de mots pour penser ...). Au delà de cette remarque, ce rapport s'explique parce que l'homme imagine l'instrument, pense à l'avance sa fonction et par conséquent, se représente ce qu'il va faire. C'est-à-dire que pour inventer un objet, afin de transformer la matière, et l'utiliser comme un instrument, il faut avoir envisagé un lien entre la matière brute (à l'origine de l'objet) et le but à atteindre. Ce qui suppose une capacité d'abstraction (*ab-trahere* : isoler, tirer de, séparer), c'est-à-dire une aptitude à se distancier de la situation immédiate pour se représenter la finalité de l'objet.

Le travail demande donc non seulement des efforts (c'est-à-dire un mouvement énergétique du corps ou de l'esprit vers un but) physiques mais aussi psychiques consistant (conformément à la suite logique de la définition de l'effort) dans la tension de la volonté (faculté de la conscience réfléchie vivant à l'atteinte délibérée d'un objectif par la maîtrise de soi) pour atteindre un but fixé.

C'est pourquoi il y a dans le travail une idéauté, c'est-à-dire une représentation intellectuelle en idées (« *Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travail* »).

Car travailler c'est d'abord élaborer des formes dans la conscience suivant un plan précis puis projeter cette organisation rationnelle dans la réalité. C'est pourquoi Marx associe cette idéauté à l'imagination (faculté de former des images en transformant voire déformant la réalité) : elle est à l'origine de la représentation d'objets et de buts nouveaux. Ce qui signifie que la conscience transforme la réalité grâce à des règles qu'elle produit par elle-même.

Par conséquent, ce qui caractérise l'homme (et que fait apparaître le travail) c'est moins la production de la vie que la façon dont il la produit. Puisque avant d'agir, l'homme se représente, imagine, invente, veut, connaît. Le travail fait surgir en acte, concrètement, ce qui est essentiel dans l'homme : la conscience réfléchie, la volonté, l'imagination, la capacité d'abstraction.

L'homme s'humanise donc par son travail, il se fait homme. Et en même temps, il humanise la nature. Car le travail ne fait pas seulement surgir l'humanité, il la projette au dehors de l'homme, l'extériorise et la cristallise dans la nature (quand dans la campagne, nous voyons des champs cultivés, des animaux paissant dans des prés et donc domestiqués, la présence de l'homme est sous-jacente). Par le travail l'homme s'objective dans la nature (il se saisit, se voit à travers les objets dont il est l'auteur) ; il se contemple au dehors de lui-même et se reconnaît. Ce qui fait écrire à Marx que le travail est « *l'essence de l'homme* » ; il est « *l'homme produisant l'homme* » à partir de « *l'homme produisant sa vie* » (*manuscrit de 1844*).

Si donc par le travail l'homme se fait homme, n'est-ce pas aussi parce qu'en exerçant cette activité, il va accéder à la connaissance de soi et découvrir ainsi différents aspects de la libération (par rapport à la nature, par rapport à autrui) ?

b) Le travail, moyen de libération ; l'analyse de Hegel.

Souvenons nous d'abord du sens étymologique du travail dans différentes langues, sens lié soit à la douleur, soit à l'esclavage. Et historiquement, nous savons que c'est l'esclave qui travaille à la libération de l'humanité en travaillant la nature pour un maître. Sous cet angle, l'esclave c'est moins celui qui se révolte contre le maître que celui qui se révolte contre la nature. Et c'est aussi le travail qui va libérer l'esclave (et non la violence ou l'amour). En effet, la nature jette l'homme dans le Travail et l'homme se libère de la nature par le Travail. C'est parce qu'il ne trouve pas dans la nature la satisfaction immédiate de ses besoins que l'homme travaille et par là construit une culture ; celle-ci, rappelons le, constituant tout ce que l'homme ajoute à la nature.

du travail deux individus se présentent. L'un, le travailleur ne possède que sa force de travail que **Marx** définit ainsi : « l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existe dans le corps d'un homme (...) et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles ». Cet homme va vendre sa propre force de Travail au profit d'un salaire à l'autre individu, qui possède les moyens de production et ne travaille pas. C'est le capitaliste. La force de travail humaine est devenue une vulgaire marchandise qui s'achète et se vend comme un objet contre un salaire. Cet objet, l'homme, est « consommé » par l'acheteur (le capitaliste) qui le fait travailler dans le but de réaliser une plus-value. La plus-value désigne le bénéfice que le capitaliste récupère du travail du prolétaire. Car la force de Travail produit toujours de la richesse au-delà de ce qu'elle consomme pour son entretien (salaire) et de ce que le travail peut coûter lui-même (en matière première, amortissements et tous frais confondus). Cette plus-value est une appropriation abusive de la part du capitaliste qui apparaît comme un exploiteur dissimulé. Car il crée avec le travailleur un lien contractuel : le salariat (échange légal de la force de travail contre le salaire). Aussi, dans son travail, l'ouvrier perd le produit de son activité et se perd lui-même. Il ne se reconnaît plus dans ce produit ni dans lui-même. Le Travail aliéné se résume donc à la dépossession et au « devenir autre ». Et ce concept d'aliénation qui permet de décrire et d'expliquer une situation se comprend à la lumière d'un autre concept : celui de l'exploitation de l'homme par l'homme. Cette exploitation du travail par le capital est l'essence du Travail salarié. Dans ces conditions, le Travail n'est plus libre ; il n'est plus qu'un simple mécanisme soumis à la pure logique de la matérialité, du profit. Il est dénaturé ; il a perdu son rapport essentiel à la vie et à l'homme : il est inhumain.

Transition : A ce niveau d'analyse, le Travail se présente comme contradictoire. Théoriquement et en droit, le Travail humanise l'homme mais en fait il l'aliène. Cette contradiction est-elle un accident, c'est-à-dire est-elle purement externe au Travail lui-même ou bien lui est-elle inhérente ?

IV- Valeur et nature réelles du Travail.

Remarque générale : Dans *la Condition Ouvrière*, **Simone Weil** écrit qu'il y a dans le Travail « un élément irréductible de servitude que même une parfaite équité sociale n'effacerait pas. C'est le fait qu'il est gouverné par la nécessité et non par la finalité ». Pour comprendre le sens de cette réflexion et ses conséquences, il faut rappeler que le Travail est une activité qui distingue l'homme de l'animal. Et le fondement de cette distinction c'est que chez l'homme, le rapport à la nature est réglé et contrôlé par l'homme. Il implique la conscience réfléchie (cf. partie II), la mise à distance de l'homme par rapport à la nature, l'homme est sujet de son activité, laquelle implique la liberté. Ce qui autorise la déduction suivante : d'une certaine manière, le travailleur est plus grand que son travail, il le transcende.

La valeur du Travail (c'est-à-dire ce qui vaut au plus haut point, ce qui est jugé digne d'estime) serait de permettre la réalisation de la liberté (un des « principes qui commande » (c'est un autre aspect de la définition de la valeur)) ce qui se manifeste par excellence dans le choix et l'exercice d'un métier (→ a) et qui par là-même, le fait apparaître comme moyen(→ b)

a) La valeur du Travail

Il faut d'abord remarquer que lorsque nous déclinons notre identité, nous devons, dans certains cas y inclure la profession exercée (c'est du moins ce que demandent certains organismes ou institutions socio-économiques : banques, questionnaires de santé, etc...) La profession désigne l'ensemble des qualifications que possède un homme, permettant d'exercer une activité spécifique procurant les moyens d'existence. Cette profession est encore appelée métier. Il est intéressant de se pencher sur l'étymologie de ce terme de métier qui vient du latin ministérium : ministère, service.

Tout métier est littéralement un service. Et le service signifie que l'on s'acquitte de certaines obligations ou fonctions envers des individus ou des collectivités. Servir c'est aider, assister, contribuer au fonctionnement de quelque chose ou au développement de quelqu'un. Par le biais du métier, c'est donc la dimension relationnelle du Travail qui est soulignée.

Il faut alors se demander qui nous servons et dans quel but. Et pour répondre à cette question, il faut rappeler que le Travail est une nécessité sociale et morale (cf I-b) et c) et que l'homme se réalise lui-même en se découvrant conscient de soi dans ce rapport particulier à la matière qu'est le Travail (cf analyses de Marx et Hegel – partie II). Ce qui signifie que le Travail, lorsqu'il est choisi et s'exprime ainsi dans une profession, un métier, représente un des grands engagements de l'homme. Et c'est ce sens que **Pascal** affirmait : « la chose la plus importante à la vie, c'est le choix du métier ».

Le choix (dont le sens littéral appartient à une racine indo-européenne qui est la même que le terme goût et dont le sens est : éprouver, apprécier, ; puis apercevoir, distinguer (XII^e s)) c'est ce moment de délibération, d'examen, d'hésitation grâce auquel nous prenons le temps de descendre en nous-mêmes pour écouter les résonances de nos orientations et décider lucidement de sélectionner celle qui est censée nous correspondre. Et c'est dans l'essence de ce métier choisi que nous en trouverons la confirmation par l'intérêt grandissant que nous porterons et l'investissement qu'il implique.

↳ dans

y

8

Ce qui signifie qu'en choisissant un métier, nous engageons notre avenir et aussi celui des autres, ceux pour lesquels (de près ou de loin) nous travaillons et ceux avec lesquels nous travaillons.

Un engagement ^{parce que} nous sommes tenus par une promesse (tel est le sens de ce terme) plus ou moins tacite de concrétiser cette dimension socio-morale inscrite dans l'essence du travail : nous permettre d'exister de la façon la plus accomplie possible. Puisque le Travail polarise (concentre) les différentes phases de notre condition : biologique (instinct de conservation, nécessité vitale) ; intellectuelle (la mise en œuvre de notre conscience) ; sociale (rapport avec autrui) ; et donc juridique et morale. Car en travaillant nous découvrons et apprenons la justice.

La justice, c'est-à-dire non seulement le droit d'une société donnée, la recherche de l'équité etc ... mais aussi au sens large, la justesse que chacun doit observer dans l'ensemble de ses comportements et à l'égard de toutes choses.

Freud n'affirmait-il pas que « aimer et travailler sont deux attitudes qui caractérisent un être normal » ?

Le choix de l'exercice d'un métier sont donc des actes responsables grâce auxquels nous découvrons notre statut de sujets autonomes (cf morale + Kant).

b) La nature du travail.

Tout au long de son œuvre, **Marx** réfléchit sur les conditions de l'accomplissement réel et total de l'homme. Un homme complet serait pour **Marx** un individu capable de chasser le matin, pêcher l'après-midi, s'occuper d'élevage le soir et pratiquer la « critique » (réfléchir, philosophiquement) le soir. Et ceci, écrit le philosophe, en fonction de « son envie, sans jamais devenir pêcheur, berger ou critique ». Ce qui signifie que l'homme se réalise comme homme quand il n'est plus soumis à la contrainte du travail, à la nécessité ; quand il peut selon son envie, librement.

Ceci veut également dire que si le Travail est bien une condition nécessaire à l'expression concrète de notre essence (cf parties précédentes), il ne constitue cependant pas une condition suffisante ; cela sous-entend donc que d'autres modes possibles de réalisation de soi existeraient en dehors du Travail. Cette idée soulève d'emblée, le statut contradictoire du Travail. Le Travail nous confronte à la nécessité et par elle (même à cause d'elle), le Travail humanise ; mais au delà de la sphère du Travail, il y a la liberté. Sous cet angle, le Travail peut paraître inhumain. Au-delà de cette contradiction, il faut probablement envisager le Travail comme une médiation entre la nature et la liberté. Alors, comme l'écrit **Lacroix** : « s'il est médiation, il y aurait contradiction à en faire un absolu » (Personne et amour). Et c'est ce qui fait dire à **Marx** : « Le règne de la liberté commence là où finit le Travail déterminé par le besoin » (Le Capital - Livre III). Et alors, au-delà de la nécessité « commence le développement des puissances de l'homme, qui est à lui-même sa propre fin, qui est le vrai règne de la liberté ». C'est-à-dire que le Travail prépare la liberté, et au sein de celle-ci, il n'y a plus de Travail.

Le Travail n'est donc pas une fin en soi. Ce n'est qu'un moyen, le moyen par excellence de créer un monde habitable où l'homme peut se reconnaître et se contempler.

La contemplation suppose le Travail ; mais le Travail ne peut pas la remplacer parce qu'elle le transcende en prenant en charge les deux pôles de notre humanité. Le corps et l'esprit, la sensibilité et la raison. Et en contemplant, l'homme est à la fois réceptif et actif. Réceptif parce que la contemplation est une relation désintéressée, c'est-à-dire non utilitaire à une chose, une situation, à une personne. Et actif parce que la contemplation peut être méditation, prière, imagination ...

Ainsi, l'art est contemplatif : il transforme librement la nature, de manière désintéressée (non utilitaire).

La religion est contemplative : elle invite l'homme à accueillir ce qui le transcende, à entrer en relation (voire en communion) avec le tout Autre.

La philosophie est contemplative, elle permet de connaître cette joie authentique de la pensée libre, autonome, libérée de ce qui l'aliène.

Et même une simple promenade au cœur de la nature peut être contemplative. Car la nature n'est pas seulement ce qui répond aux exigences de survie de l'homme, elle est aussi faite pour être regardée.

La contemplation, à la différence du Travail se suffit à elle-même ; tel était le sens du loisir chez les philosophes grecs (lire à ce sujet l'analyse d'Aristote. La Politique, Livre VIII - chap3).

Conclusion Générale : Pour s'accomplir réellement dans la plénitude de sa nature qui le définit comme sensibilité et raison, l'homme doit pouvoir travailler. Mais, le Travail exprime bien notre condition, il ne caractérise pas notre nature. Ce n'est pas dans le Travail que l'on s'accomplit réellement mais dans la contemplation qui cependant le présuppose.

Le Travail est donc par excellence une médiation. Une médiation entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, entre la liberté et la nécessité. Et il est une activité libératrice, il ne peut cependant que préparer le règne de la liberté.